

Nous semblons atteints, depuis quelque temps, d'une passion nouvelle qui menace de plus en plus de devenir inquiétante et aiguë : c'est la *chevalomanie*, une vraie maladie contagieuse qui commence à détraquer toutes les cervelles contemporaines. De tout temps, les chevaux et les hommes ont vécu en bonne intelligence; ils se rendaient même de petits services à l'occasion; ainsi, par exemple, au siège de Troie, c'est grâce à la complicité d'un cheval que les Grecs purent s'emparer de la ville; c'est aussi, paraît-il, à l'intervention de quatre coursiers célestes, Eoüs, Byroüs, Ethon et Phlégon, que le char du Soleil récalcitrant a pu être traîné assez près de nous, pour nous faire apprécier sa chaleur et sa clarté.

En revanche, les hommes ont accordé aux chevaux quelques petites faveurs : ainsi ils ont appelé un des leurs, nommé Pégase, à un emploi dont personne ne voulait : le trône de la poésie; car dans cette région là — les poètes n'ayant habituellement d'autre richesse que celle des rimes — on imaginait que la liste civile dût être assez maigre.

Ce n'est pas tout. Ces bonnes relations entre hommes et chevaux n'ont fait que s'accroître : ceux-ci, sous le fallacieux prétexte que leur chair était dure, ont d'abord

réussi, par privilège sur les autres animaux, à ne plus servir à l'entretien des tables et à la satisfaction des appétits.

De plus, ils se sont déchargés peu à peu des besognes désagréables : ils ont obligé les hommes à inventer les canons et les mitrailleuses, de façon à rendre leur intervention inutile dans les batailles; puis à inventer les chemins de fer pour ne plus être obligés de courir les grand' routes, traînant les lourdes diligences et dormant mal dans les antiques auberges, qui portaient sur leurs enseignes peintes cette promesse de promiscuités choquantes : *Icy on loge à pied et à cheval*.

Dans ce courant de déférence et de sympathie, la langue elle-même s'est prise de politesse pour la race chevaline, adoptant toutes sortes de maniérismes, d'atténuations fleuries, dès qu'il s'agissait d'eux, et poussant le scrupule, lorsqu'un cheval venait à se blesser, au genou par exemple, jusqu'à dire de lui avec une mièvrerie émue qu'il s'était « couronné. »

Il y a plus : l'étiquette des cours leur a assuré le premier rang dans les cérémonies, et l'on a pu voir, quand un roi mourait, son cheval avoir le pas sur tous les princes et, derrière le char funèbre, marcher le premier, conduisant le deuil avec un crêpe à la patte.

Dans toutes les villes, dans tous les pays, des sociétés protectrices se sont formées pour les honorer, pour les défendre, pour faire châtier ceux qui se permettraient encore d'user sur eux de la cravache ou du fouet, — ces abus d'un autre âge !

En revanche, d'autres sociétés ont organisé des concours et des fêtes hippiques, comme nous en avons vu fonctionner cette semaine, à la grande liesse des maquignons. Quelle race bizarre et rougeaude que celle-là, toute matérielle, ayant l'insolence du mauvais goût, des cravates voyantes, des bagues d'or massives, des épingles et des boulons de manchettes à tête de cheval; aimant la bête comme un camarade docile avec lequel il n'est pas nécessaire de savoir quelque chose, et peut-être aussi fréquentant l'écurie parce que c'est un moyen de bon ton de

devenir comme un camarade docile avec lequel il n'est pas nécessaire de savoir quelque chose, et peut-être aussi fréquentant l'écurie parce que c'est un moyen de bon ton de mettre du foin dans ses bottes. Les gens du sport, on les reconnaît à première vue, entre tous, — comme les officiers en bourgeois et les prêtres défroqués.

Aussi ceux qui n'en sont pas, de ce monde chevalin, avaient-ils l'air absolument exotique sur les terrasses du Jardin Zoologique. Mais à défaut d'intérêt pour les chevaux, ils ont pu réjouir leurs yeux par le tableau vivant des jolies femmes qui souriaient sous les ombrelles. Elles aussi étaient à la fête, car la contagion les a gagnées, et nos mondaines en sont venues évidemment à ce point de désirer beaucoup plus avoir un cheval qu'un enfant.

Les chevaux, vivent les chevaux ! Comme c'est palpitant, ces concours variés : voir les chevaux de gros trait, présentés seuls; les chevaux de ce genre présentés en paire; les chevaux d'armes montés par un officier en tenue sans distinction de nationalité, faisant deux tours, sautant huit obstacles, y compris la rivière et le mur; puis les plus remarquables chevaux de promenade montés par des gentlemen; enfin, les concours d'attelages, breacks, calèches, dont les chevaux ne dépassent pas la taille de 4 m. 60.

O intelligence ! progrès ! lumière ! Les musiques jouent, le roi arrive aux sons des cuivres. Tout le monde est heureux, rose, enrubanné, épanoui, content — de ne penser à rien ! Il n'y a vraiment plus que les chevaux. Tout le reste est assez inutile et chimérique. Comment peut-il y avoir encore des gens assez sots pour s'instruire, pour faire des tableaux ou des livres, quand on peut monter à cheval ? Comment y a-t-il encore des jeunes filles assez niaisées pour désirer un grand amour quand on peut désirer un petit coupé ? Pourquoi aller dans les théâtres entendre des comédies spirituelles, ce qui est humiliant, quand il y a des cirques pleins d'étalons qui ne disent rien !

E' c'est ainsi que, tout l'hiver, le Cirque ne désemplit pas ; on y va en frac noir comme

la Comédie Française de Bruxelles ; les curies sont le foyer des artistes où les mots d'esprit sont remplacés par des considérations techniques sur la bête. Car on n'y trouve plus même l'attrait bariolé des écuyères qu'on voyait jadis en jupes d'arc-en-ciel sauter à travers des cerceaux enflammés avec des gestes épars et des cris frénétiques, tout enfiévrées par l'émotion de la foule et la volupté de la vitesse. Aujourd'hui, l'écuyère est souvent un accessoire, quelque chose comme le panache du cheval. Celui-ci s'intéresse seul, règne seul, défile et processionne, monté à la haute école ou présenté en liberté. Désormais, l'éducation sportive est faite ; tout ce détail des clowns, des écuyères, des équilibristes est presque inutile dans les cirques. On ne désire plus que les chevaux soient montés. Le cavalier ou l'amazone sont des superfétations. Plus même les harnachements ou de caparaçons d'or. On aime la bête pour elle-même, la bête toute nue.

C'est l'art pur du cheval.

Quelle patiente initiative n'a-t-il pas fallu pour mener les masses contemporaines à cet idéal désirable.

Il est vrai que les courses — ces cirques grandis — n'y ont pas peu contribué, bien qu'ici la passion chevaline ne me paraisse pas aussi désintéressée.

En dépit de Molière qui fit dire à Scapin : « Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval », aujourd'hui on a trouvé moyen, en variant aux courses, d'en retirer pareille somme et quelquefois bien davantage.

Mais à la longue, on s'est aperçu que les paris constituaient une entreprise chancelante, qu'il y avait des marchés entre les curies en lutte, que les chevaux ne courent pas toujours sincèrement et qu'ainsi le public était souvent dupe des combinaisons des propriétaires.

Voilà pourquoi, tout récemment, on s'est avisé d'ouvrir des paris sur la piste électorale. C'est un avatar du sport. *Is, ou course.* Les coureurs, j'allais dire les sauteurs, vont se sincèrement s'efforcer d'arriver bon

premier. C'est un avatar du sport. *Is, ou course.* Les coureurs, j'allais dire les sauteurs, vont se sincèrement s'efforcer d'arriver bon premier au poteau de la Chambre.

C'est un magistrat du tribunal, par conséquent un homme sûr, qui remplit les fonctions de « juge à l'arrivée. »

Et voilà que les paris se sont ouverts sérieusement cette semaine pour le grand prix électoral de Bruxelles. Trois écuries entraient en lutte et les jockeys de chacune d'elles avaient leurs fanatiques ; ils se proclamaient dans la piste, avant la course : le premier, la barbe à la Henri IV, toque et jaquette bleues ; un autre, toque et jaquette rouges, l'air soucieux, parlant à grosse voix de son cheval, le même cheval de bataille, l'art. 47, qu'il enfourche toujours ; enfin le troisième, toque verte et jaquette tricolore, bien en selle, attendant le signal pour partir et n'ayant aucune peur des murs d'opposition qu'il lui faudrait franchir.

Et la rage des paris a sévi universellement. Les pronostics étaient douteux. — On donnait toque rouge à égalité ; toque verte à contre 1 ; toque bleue à 1 contre 1. Et les bookmakers électoraux échafaudaient des paris fantastiques du genre de celle-ci que nous avons retrouvée dans l'enceinte du mesage électoral :

Buis gagnant.	Janson gagnant	Jacmart gagnant.
m ^r A + 5	m ^r F — 5	m ^r K — 5
m ^r B + 20	m ^r G — 20	m ^r L — 20
m ^r C — 20	m ^r H — 20	m ^r M + 60
m ^r D — 20	m ^r I + 20	m ^r N + 20
m ^r E + 20	m ^r J — 60	m ^r O + 20

Les paris restent ouverts pour la nouvelle course électorale de mardi, mais il n'y aura plus que deux partants. Le troisième a seulement parcouru la moitié de la piste. Néanmoins, il garde bon espoir et prétend arriver bon premier de plusieurs longueurs, quand on aura obtenu le suffrage universel. Le suffrage universel, juste ciel ! Ce sera lors la course aux ânes !